

ASSOCIATIONS DE LA CORAASP

Temps forts

GE - AETOC

/// Groupe de parole: 3 juillet, 7 août, 4 septembre, 2 octobre, 6 novembre, 4 décembre 2017, Vieux-Billard 1, 18h30

GE - ATB & D

/// Groupe de parole: 6, 20 juillet, 3, 17 août, 7, 21 septembre 2017 18h, Savoises 15

GE - Le Relais

/// Psyrialogue: «Automne: s'alléger sans s'oublier», 13 septembre 2017, 18h30, entrée libre, Salle du Clos-Voltaire, rue de Lyon 49, Genève.

///Groupe de parole: 10, 24 juillet, 7, 21 août, 4 (avec un invité), 18 septembre 2017, 19h

VD - l'îlot

/// Soirée de partage: 4 septembre 2017, 20h, École de la Source, rue de Sébeillon 1, Lausanne

VS - AVEP

/// Soirées de partage: «L'incapacité de discernement, une exception protectrice...», mardi 18 juillet 2017, 18h30; «Maladie psychique et vie de couple», mardi 22 août 2017, 18h30. Route du Martoret 31a - Monthey

VS - Emera

/// Nouveau: boutique en ligne. Produits et services: bois et fer, textile, ruches pour apiculteurs, blanchisserie, copy-service...

VS - SynapsEspoir

/// Rencontre de proches: 12 septembre à Fully.

/// Psyrialogue, 26 septembre 2017, 19h30, Sion

Vous trouverez les coordonnées des membres de la Coraasp en page 23

ABA FÊTE SES 25 ANS

Pour fêter ses 25 ans, l'Association Boulimie Anorexie invite ses fidèles membres et son réseau de professionnels à une soirée bien animée:

Samedi 30 septembre 2017 - 18h
Salle du Cazard à Lausanne

- Partie officielle suivie de la projection du court métrage d'ABA
- Spectacle de La Comédie musicale improvisée
- Exposition de photographies
- Apéritif dînatoire dans une ambiance conviviale

Inscription nécessaire
au 021 329 04 22

VIE POLITIQUE: LE COURAGE D'ÊTRE SOI

Politique et maladie psychique sont-elles compatibles?

Pour ce second volet de la série, «Diagonales» a rencontré Jean-Paul Guisan, ancien politicien vivant avec la maladie psychique et ayant siégé deux ans au Conseil municipal (législatif) d'une ville du canton de Genève.

Diagonales: Qu'est-ce qui vous a motivé à vous engager en politique? Le fait d'être concerné par la maladie psychique a-t-il joué un rôle?

Jean-Paul Guisan: J'ai travaillé dans le milieu associatif et j'ai un peu d'intérêt pour la politique. Mais mon engagement a surtout été dû au fait qu'en période maniaque, j'avais des idées de grandeur, des idées idéologiques et je me pensais capable de tout. Je voyais les choses de façon optimiste, je pensais que la liberté était ce qui comptait le plus et qu'on n'avait pas besoin de l'État. J'ai donc adhéré à un parti de droite lors d'une période de décompensation maniaque. Je suis bipolaire: j'ai remarqué que quand j'étais très en haut, j'étais libéral et que quand j'étais très en bas, j'étais socialiste. En quelque sorte, je souffre aussi d'une forme de bipolarité politique!

De quand date votre engagement politique? Jusqu'à quand avez-vous siégé au Conseil municipal de votre ville?

J'ai adhéré plusieurs fois brièvement à un parti de droite ou de centre droit: c'était à chaque fois dans une phase maniaque et, quand je revenais sur terre, je me désinscrivais. En 2009, j'y ai adhéré plus sérieusement, c'est-à-dire que j'assistais aux séances et aux activités du parti. J'ai été élu au Conseil municipal en 2011 et j'ai démissionné à mi-parcours, en 2013.

Avez-vous été élu directement lors des élections ou êtes-vous entré au Conseil municipal parmi les viennent-ensuite?

À la surprise générale, j'ai été élu tout de suite, alors que j'étais assez nouveau dans le parti et que j'avais un profil plutôt atypique: je suis théologien de formation et ouvertement homosexuel, ce qui détonne un peu dans un parti de droite. Mon élection s'est jouée à une

voix près: le parti a obtenu 15 sièges, nous étions 3 candidats ex æquo en 15^e position, et j'ai été retenu car j'étais le plus âgé des trois. Dans le canton de Genève, c'est en effet l'âge qui départage les candidats ayant obtenu le même nombre de voix.

«Ce n'est pas un échec, parce que j'ai quand même été élu, de surcroît du premier coup»

J'ai sans doute été élu parce que j'étais connu dans le monde associatif. J'étais porte-parole d'une association de défense LGBT et on m'entendait de temps en temps dans les médias: cela m'a certainement valu un certain nombre de voix de gauche. À cela, il faut ajouter que j'ai fait une campagne très intensive. Par exemple, ayant été président d'une chorale de 80 personnes dont j'avais les adresses, j'ai écrit 80 cartes à la main pour faire ma promotion électorale.

Vos collègues du Conseil municipal savaient-ils que vous viviez avec la maladie psychique?

Pas vraiment. Seulement, peu après le début de la législature, j'ai décompensé et j'ai dû être hospitalisé. J'ai donc dit à mes collègues de parti au Conseil municipal, et uniquement à eux, que j'étais hospitalisé. Mes collègues ont vraiment respecté la discrétion autour de ma maladie, et j'en ai été très étonné. À vrai dire, ils étaient un peu gênés: comme j'étais hypersensible, ils ne savaient pas tellement comment s'y prendre avec moi, comment me dire les choses.

Et vos électeurs, le savaient-ils?

Non, la plupart des électeurs de droite ne le savaient pas. Et je pense que

ceux qui m'ont ajouté sur leur liste non plus. Je suis aussi membre actif d'une association de personnes concernées par la maladie psychique, ATB & D: je sais que quelques membres n'ont pas voté pour moi, scandalisés par le fait que j'appartenais à un parti qui, selon eux, coupe les subventions dans le domaine social.

Quelles ont été les raisons de votre démission?

Dans ma lettre de démission, j'ai évoqué des raisons personnelles, mais c'est précisément pour des raisons de santé que j'ai démissionné. En 2013, j'étais en dépression depuis un bon moment, je rêvais que je pédalais dans le vide, comme dans les dessins animés. Lorsqu'on est en dépression, il y a une baisse d'énergie et on n'a plus la force de faire les choses. D'autre part, une fois redescendu sur terre après ma phase maniaque, je voyais un décalage entre ma personnalité et les idées de mon parti, je me sentais isolé et je ne voyais plus vraiment le sens de mon engagement. Si j'étais resté en période «haute», je pense que j'aurais pu me faire des tas d'amis, peut-être m'aurait-on vu comme une étoile montante. Mais en phase dépressive, je rasais les murs, je n'osais pas aller demander l'avis à un collègue sur un sujet politique, de peur de montrer mon ignorance.

Comment vos proches voyaient-ils votre engagement politique? Est-ce qu'ils vous ont dissuadé d'être candidat ou, au contraire, vous ont-ils encouragé?

Mes proches n'osaient pas trop me dire les choses de front. Mais certains m'ont dit après ma démission: «Mais qu'est-ce que tu es allé faire dans cette galère? Ce n'était pas pour toi, tu vaudrais mieux que ça, tu as tellement d'autres talents.» D'autres m'ont dit: «Tu es trop sensible pour la politique.» Quant à mon compagnon, il m'a bien soutenu, il a voté et fait voter pour moi, alors qu'il est très à gauche politiquement. Il venait même aux événements organisés par mon parti!

À l'époque où vous avez siégé au Conseil municipal, vous est-il arrivé de vous exprimer sur des thèmes comme la maladie psychique ou le handicap?

Pas du tout. En fait, j'ai très peu pris la parole et, quand je l'ai prise, c'était plutôt sur des questions LGBT, sécuritaires et culturelles. Il y a eu un ou deux

discours où je me suis beaucoup investi et qui m'ont valu d'être applaudi. Mais le temps passant, je n'arrivais plus à prendre la parole, j'avais trop d'appréhension, je ne voyais plus le sens des choses.

«Il faut une bonne combinaison entre les personnes concernées et non concernées»

Est-ce que le mandat de conseiller municipal représentait un stress pour vous? Cela vous arrivait-il de vous sentir dépassé?

Oui, cela n'a jamais été un plaisir. J'avais l'impression d'avoir la tête sous l'eau. Je ne savais pas trop auprès de qui trouver de l'aide, puisque je venais de débarquer dans mon parti et que je ne connaissais pas grand monde. Mes collègues de parti avaient de la peine à me cerner: comme je n'avais pas d'ambition, on ne savait pas vraiment ce que je voulais.

En tant que personne concernée par la maladie psychique, pensez-vous avoir apporté un plus à la politique?

Non, dans la mesure où je ne me suis pas profilé sur ce thème. Mais ma maladie a joué un rôle dans mon choix pour la commission de sécurité: je l'ai en effet rejointe en raison de pensées délirantes et mystiques. Il aurait été plus logique que je fasse partie de la commission sociale: mais je savais que je m'y retrouverais avec des gens de gauche que je connaissais et que je risquais d'être plutôt d'accord avec eux!

Quel bilan tirez-vous de votre engagement politique? Cet engagement vous a-t-il aidé à vivre avec la maladie psychique?

Non, mon mandat a été très court et j'ai dû l'interrompre à cause de la maladie. Mais mon mandat découle aussi de ma maladie, puisque c'est dans un contexte où j'étais «haut» que je me suis engagé. Pour moi, il est encore un peu tôt pour dresser un bilan définitif, mais ce n'est pas un échec sur toute la ligne, parce que j'ai quand même été élu, de surcroît du premier coup.

Pensez-vous que plus de personnes concernées par la maladie psychique devraient s'engager en politique?

Oui, une personne vivant avec la maladie psychique voit des choses auxquelles d'autres ne pensent pas et n'a pas un regard condescendant. Pour défendre la cause des personnes vivant avec la maladie psychique, il ne faut pas toujours parler des gens à la troisième personne, mais il faut aussi des alliés sans maladie psychique pour que cela soit crédible. C'est un peu comme la cause LGBT: il faut une bonne combinaison entre les personnes concernées et non concernées.

Quels pièges doit éviter une personne vivant avec la maladie psychique et intéressée par l'engagement politique?

Elle devra prendre vraiment toutes les précautions pour ne pas se faire du tort à elle-même et pour se protéger. Si l'engagement politique demande trop de travail, il est clair que cela peut nuire à la santé de la personne. Mais il y a aussi des gens sans problème psychique qui tombent dans ce piège: le burn-out est le lot de tout le monde aujourd'hui. En période «haute», il y a aussi le risque d'interpréter la réalité de façon délirante, de se croire capable de tout faire ou de croire que les gens vous en veulent alors que ce n'est pas le cas. Il y a également un risque de tomber dans la victimisation, de garder le statut de pauvre victime et d'être toujours dans la revendication. Ce risque existe surtout à gauche, la position de la droite étant plutôt de mettre l'accent sur la responsabilité individuelle. Mais, je dois dire qu'en tant que gay je suis aussi tombé dans le piège de la victimisation.

Si vous pouviez revenir dans le temps, et que vous ne vous trouviez pas dans une phase maniaque, est-ce que vous vous engageriez encore en politique?

Je ne pense pas que j'adhérerais à un parti politique. Même si je ne suis plus du tout actif, je n'ai toujours pas réussi à démissionner formellement de mon parti. Aujourd'hui, j'ai de la difficulté avec le côté partisan de la politique: je pense que tous les points de vue politiques sont légitimes et que chacun voit le monde depuis la place qu'il occupe. Quand j'étais adolescent, au gymnase, tout le monde était de gauche, ça allait de soi. Je n'aimais pas cette unanimité, et être de droite, c'était ma manière d'être un peu rebelle.

*Propos recueillis
par Robert Joosten*